

# JULIEN BLASUTTO

2023 – 2024

ARTISTES ASSOCIÉxExS

MON ESPACE DE TRAVAIL

J'ai besoin de plein de trucs différents dans mon espace de travail parce que je n'arrive pas à me concentrer longtemps. Du coup, il faut que je fasse plein de trucs en même temps. Je sais que je vais passer d'une zone à une autre et je vais faire complètement autre chose à chaque fois.

En Abri 1, j'avais un espace avec des poufs, un peu au milieu de la salle, où je pouvais chiller et lire un livre. J'avais aussi mis un projecteur où je pouvais regarder des films ou des vidéos qui pouvaient m'intéresser. Je regardais surtout des films documentaires. Et puis une table avec mon ordi pour rechercher des trucs, tout au fond de la salle contre un mur.

J'ai beaucoup maté de vidéos, des documentaires ou des films de Depardon ou des épisodes de l'émission Strip-tease. Je sais que c'est assez controversé comme émission et je comprends pourquoi. Mais je trouve qu'il y a une magie de narration, qui va toucher l'humain tellement profond, malgré l'aspect voyeuriste.

J'avais posé un tapis de sport à l'opposé du bureau où je faisais des étirements le matin et du sport avant de manger. J'avais descendu le grill à 2 mètres de haut, et j'avais demandé qu'il y ait beaucoup de son.

Et du coup, toute la journée je mettais du son. Ça m'aide à me concentrer et à me motiver, je crois. Le son était très proche, très présent.

Typo: Artex / Print: Le Cric / Graphisme: fainek.com

labrigeneve.ch/

L'ABR

RÉFÉRENCES

× Milo Rau

× Raymond Depardon

× Salim Djaferi

× Cedric Djedje

× Cie Absent.e pour le moment

× Ulrich Seidel

× Chantal Akermann

× Taxi Teheran, Jafar panahi

× TikTok

PLAYLIST





ENTRETIEN

Quand je dois dire aux gens ce que je fais, je dis que je suis comédien, mais en fait, je ne suis pas vraiment comédien. Enfin, je ne sais pas, j'essaye de faire du théâtre et trouver ma propre manière de m'exprimer.

À L'Abri j'ai commencé à chercher un système d'écriture. Une sorte de matrice créatrice que je pourrais appliquer à différents sujets. Je fais une recherche d'écriture sur la parole brute : comment récolter, comment glaner la parole banale. Il y a un truc qui se passe dans le banal des gens qui est assez ouf, quand on y prête attention. Je cherche comment prendre cette parole et en faire un texte dramaturgique en mêlant les paroles, en piochant dans des récits communs pour en faire une seule voix. Je n'ai pas envie que ce soit un personnage qui la porte, mais qu'on puisse calquer quelque chose d'universel et toucher tout le monde. Passer par le récit de la banalité pour soulever des questions de société. La violence des choses qui nous paraissent normales quand on subit au quotidien des agressions ou des états de fait sans jamais les questionner. Comment j'arrive à y prendre du recul pour en dégager tout l'aspect politique et sensible?

Pendant mes premières résidences, j'ai questionné le format de l'interview. Comment poser des questions? Comment on deal avec la validation corporelle ou orale ? C'est naturel, parce qu'on est en empathie avec la personne qui nous parle.

J'ai créé un protocole, avec deux types d'interview. D'abord à L'Abri, j'ai recréé un climat télévisuel, impressionnant pour les interviewé-e-x-s avec des spots dirigés sur elleux, deux caméras, un micro. Je jouais beaucoup, je me retournais vers la caméra pour voir si ça filmait, pour mettre en évidence le dispositif. J'essayais de ne pas réagir à ce que les gens disaient. Le fait de ne pas valider la parole tout de suite faisait ressortir des paroles beaucoup plus intimes, introspectives.

L'autre dispositif c'était dans un bar avec des potes. C'était plus naturel, mais je me suis rendu compte que c'était beaucoup

pollué par mes interactions. Je validais beaucoup, au lieu de laisser les personnes s'exprimer, je disais « Ah ouais, ouais, je vois, ouais, ouais, de ouf ». Ça coupe les gens dans leurs explications parce qu'ils pensent que j'ai compris, et du coup, iels développent moins. C'est un équilibre à trouver.

Les résidences ont été difficiles au début. Au bout d'un moment, je ne savais plus quoi faire. Je me suis vraiment retrouvé bloqué. C'est assez difficile quand on se dit qu'on doit produire quelque chose. Même si L'Abri ne met pas cette pression, au contraire. Mais moi je me disais « Je me lève tous les jours pour aller à L'Abri, il faut qu'à la fin de la journée, j'aie un résultat ». Et des fois, je me disais l'inverse « C'est bon, en fait, je ne suis pas ici pour être productif ». Du coup, je ne faisais rien. J'avais la tête dans le guidon parce que j'ai décidé de travailler seul, d'inviter personne à m'accompagner, ce que je n'avais jamais fait. J'adore travailler avec des gens. Ça m'a confronté à des questions. Quand il n'y a personne pour valider mes questionnements, j'ai l'impression d'être dans des impasses tout le temps.

Après j'ai commencé à faire un peu du son, à mixer au studio. C'était cool, mais j'avais l'impression que je faisais autre chose pour ne pas continuer ce que j'avais commencé.

À la fin d'une de mes résidences, j'ai reçu un appel d'Anouk Essayad, une pote doctorante à l'Université de Fribourg, qui travaille sur le système pénitentiaire suisse.

Elle est tombée sur des documents de 1926 dans les archives de la prison de Bellechasse à Fribourg qui recensent dix-huit Marocains détenus. En fouillant un peu, elle s'est rendu compte qu'ils étaient neuf, mais que la Suisse a décidé de franciser leurs noms ce qui explique la confusion. On comprend que ces neuf Marocains ont été raflés dans la vallée du Moyen Atlas par l'armée coloniale française qui faisait des rafles pour grossir ses rangs. Ils ont été déportés en France pour l'instruction militaire et ont déserté. Leur but, c'était d'aller en Turquie. On ne sait pas encore pourquoi, parce qu'il y a encore plein de documents sous scellés. Ils ont passé la frontière suisse et se sont fait arrêter par la police fribourgeoise.

Là est entré en jeu un notable de Fribourg qui avait des plantations au Maroc et qui parlait l'arabe classique. Il a essayé de discuter avec eux. Mais en fait, ils ne se comprenaient pas parce qu'ils ne parlaient pas du tout l'arabe classique, mais le tamazigh. La Confédération était en discussion avec l'armée française pour les rendre, mais il y avait un enjeu politique comme l'armée française fusille les déserteurs. Vu que la Suisse est neutre, ils ne pouvaient pas les renvoyer. Ce notable de Fribourg a participé aux échanges. Mais en fait ce mec était lié à l'extrême droite allemande qui montait en force. Ces neuf Marocains ont travaillé dans la récolte de champs, l'assainissement de terrains, etc. Ça permet de parler du colonialisme suisse à partir de l'histoire de ces personnes emprisonnées.

On compte aller à Paris chercher dans les archives militaires. On connaît leur régiment, mais on ne sait pas ce qu'ils sont devenus après avoir été rendus, s'ils ont été fusillés ou pas.

Il y a une pluridisciplinarité, entre sa recherche scientifique et la dimension artistique que je peux amener, pour produire quelque chose.

On est intéressé-e-x-s à archiver nos recherches, et faire un parallèle avec comment on se sent, en lien avec nos origines (on a les deux des origines marocaines), avec ce non-dit qui est culturel sur la famille.

Pour moi cette proposition est super parce qu'elle va dans le sens de ma recherche sur la parole brute. On va aller interviewer des gens, dont l'archiviste de la prison de Bellechasse. Je vais pouvoir travailler sur comment récolter cette parole. Comment je vais récolter ma parole et celle d'Anouk aussi. Comment opposer ces paroles et construire un texte. Et peut-être faire parler ces neuf Marocains à travers les écrits. Si on arrive à trouver du soutien pour ce projet, l'idée serait d'aller justement dans les vallées d'où ils viennent et voir comment ces rafles qui ont été hyper présentes dans les pays colonisés ont un impact sur les générations de maintenant. Parce que ça doit être un truc hyper traumatique. Comment leur départ a marqué les familles?

Est-ce qu'ils sont revenus ou pas? Voilà un peu là où j'en suis. Du coup, c'est cool parce que maintenant, ça donne aussi un sens pratique à ce que je veux faire.

Je vais pouvoir expérimenter et trouver ma méthode à partir d'un sujet qui va être réel. Je pense que c'est là que ma recherche va prendre sens. Jusque-là, j'avais en tête de créer cette méthode, mais sans vraiment avoir de terrain pour la tester.

Les résidences c'est compliqué à gérer, comme je participais à des créations en théâtre à côté, qui prenaient vite du temps. Je me disais, ok, j'ai ce temps-là pour faire le maximum de choses, parce qu'après, je ne serai pas là. Le temps qui reste à disposition est hyper restreint. Ça fout un peu la pression de se dire que sur ce laps de temps, je dois avancer dans ma recherche. Mais j'ai l'impression qu'avec ce projet avec Anouk, ça va débloquer cette pression de trouver quelque chose à faire.

Je vais pouvoir vraiment avancer sur un projet concret, faire des propositions et montrer des étapes de travail, avoir un cap.

Une année de résidence, ça semble long, mais c'est hyper rapide. Là, j'ai l'impression que je n'ai rien fait. Alors que oui, j'ai fait plein de trucs, j'ai testé des choses et j'ai surtout rencontré des gens. C'est ça qui est vraiment précieux avec L'Abri, c'est que tu rencontres des gens. Il ne faut pas se mentir aussi, il y a un enjeu de légitimité, ça prouve que je ne fais pas ça pour rien. Et ça, c'est hyper important pour moi. De savoir aussi que, même si là je n'ai rien fait, ça ne veut pas dire que je ne vais rien faire tout le temps. Je sais que j'ai testé des trucs, ça a marché ou ça n'a pas marché, on s'en fout, mais c'est sur le long terme que je comprends cette résidence.



Comment je me  
sens ?

de la colère,  
je crois [...]

L'ABRI - GENÈVE

[...] l'horreur et la  
déshumanisation [...]

[...] l'impression de vivre dans  
un pays de lâches [...]

[...] devant cette absence  
de scrupule à prendre des  
décisions inhumaines.

[...] comme si  
j'abandonnais  
la cause [...]

[...] je me  
sens seule.

[...] trop  
complexe [...]

comment on peut continuer à  
vivre notre vie tranquille [...]

[...] un truc de  
pourquoi quoi.

[...] la tendance toxique et  
naturelle de se cliver.

JULIEN BLASUTTO

Et vous ?